



CONDAMNER LE PASSÉ POUR INAUGURER L'AVENIR. UN RETOUR EN ARRIÈRE DANS UNE RUE DE LA PAZ

octobre 2016

SILVIA RIVERA CUSICANQUI

La Paz - Chukiyawumarka

Les images sont pour moi le moyen allégorique de comprendre une société faite de silences et de demi-vérités. En Bolivie, tout comme au Mexique, comme le disait Octavio Paz il y a près d'un demi-siècle, les mots sont utilisés non pas pour désigner la réalité mais pour la dissimuler. Dans les années 90, j'ai réalisé une exposition photo qui a connu plusieurs versions, en partant de la fièvre de modernisation précipitée que l'on vivait à l'époque jusqu'à l'actuelle déprédation minière dans les zones cacaotières du nord-est de La Paz. Ce qu'expriment ces photos - qui ont toujours été les mêmes, dans toutes les versions - c'est la destruction de l'une des plus belles rues du flanc ouest de ma ville, où j'avais pour habitude de fuir le désœuvrement du bureau pour aller manger une heure saxra [en coup de vent, ndlt] avec mon père.

Les mots n'ont jamais été en mesure de faire ressortir l'horreur et la beauté paradoxale de ces démolitions.

Revenir en arrière, c'est refaire le chemin emprunté tant de fois et prendre la mémoire par la main. Ce n'est pas chanter une complainte nostalgique d'un passé qui s'en est allé. À la réflexion, les photos ont été un chemin, douloureux et calme, à travers la rue vitale sur les routes de mes ancêtres.

Je ne suis ni photographe, ni artiste, j'utilise les images comme une forme de langage, pour m'exprimer à travers de ce que voient mes yeux, mais aussi mon chuyma et mon esprit. Notre monde actuel est à l'envers, les mots sont devenus une monnaie dévaluée, et la connaissance est conservée comme un trésor dans des coupes bancaires, ces enceintes qu'ils appellent bibliothèques dans le Nord, où le savoir se purge et se distancie de tout lien avec l'action.

Nous sommes dans un monde qui préfère ériger des monuments au passé et ne pas interrompre la destruction vécue au quotidien. Un monde aporétique qui voue un culte schizophrène aux artefacts matériels de la modernité, mais qui ne cesse pour autant d'articuler des logiques anciennes. Ces quelques images rendent compte de ce voyage.



Une fois, imprégnée d'un esprit Anti-Postal, j'ai pris comme ça la photo de la colline protectrice de ma ville : l'achachila Illimani. Symboles et « traditions » sont devenus des mots magiques, vides et dévalués par l'usage et leur ambition d'entrer sur le marché des savoirs de la modernisation mondiale. L'attitude patrimonialiste des gouvernants de ma ville est paradoxale.

Ce sont les maçons et constructeurs, une corporation de plusieurs siècles, qui s'est réunie sous forme de syndicat en 1924, sous l'égide anarchiste de la FOL. L'un de ses inspirateurs, maçon également, déclara : « Nous n'avons pas peur des ruines Nous les ouvriers avons construit des résidences et des palais : nous pouvons les détruire et les reconstruire avec notre fureur. Cette fureur qui grandit à cet instant même, alors que vous autres êtes en train de regarder »....





Mais aussi, avec la destruction de la ville archaïque et l'oubli de ces traces mal digérées du passé, ce dernier se métamorphose en ornement esthétique du présent. Et la mémoire collective en un tas de décombres.

J'aimerais inverser l'histoire, alors je regarde les vieilles maisons de la rue Illampu dans leur phase démocratique, lorsqu'elles ont cessé d'être les demeures de la vieille élite des caciques et marchands aymara de la colonie. Pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, elles s'étaient remplies de locataires.



Jaime Saenz, le poète de ma ville, évoquait le souvenir de ses jeux dans les méandres d'un *conventillo* [terme sud-américain pour désigner les immeubles d'habitations, ndlt] de *Chukiyawumarka*. Il paraît que lui et ses amis soulevaient de grandes pierres pour trouver des fourmilières, qui leur semblaient de véritables villes souterraines. « La Bolivie était la quatrième cour » écrivait-il dans *La Piedra Imán*.





Les dirigeants de l'élite avaient abandonné leurs maisons, laissant la place à divers occupants, qui partageaient une unique source d'eau pour cuisiner, mais qui, le matin, étaient les premiers à savourer le pain.

Là ont habité des artisans, de besogneux mécaniciens et tisseuses, agitateur-rice-s anarchistes, et même la « *China Ratera* », qui s'habillait en homme et montait à vélo, offrant son aide pour organiser les émeutes. Des gens qui fermaient leur porte la nuit, après des assemblées enflammées, et qui les rouvraient pour voir la fête passer, cette célébration des saints et des diables, l'occasion de se réconcilier avec le temps et la mémoire rebelle de la ville.





Mais il me faut terminer cette exposition. À l'encontre de la logique de mes ancêtres aymaras qui recommandaient toujours *qhip nayr untasis sarnaqapxanani* : je tourne le dos au passé et je regarde vers l'avenir de ma ville. Et je me demande : la modernité serait-elle arrivée à la rue Illampu ?



CONDAMNER LE PASSÉ POUR INAUGURER L'AVENIR.

Dans l'exposition que je viens de résumer¹, j'ai essayé de m'occuper des formes confuses de l'hétérogénéité multitemporelle bolivienne, en recensant en photos et pendant dix ans la destruction d'une vieille rue de ma ville natale. À mesure de l'élaboration de la partie écrite de cette exposition, j'ai dû résister au geste nostalgique et esthétique qui m'envahissait parfois et élaborer, en me fondant sur cette nostalgie même, une lecture critique des processus de modernisation urbaine que nous avons vécus pendant les dures années du néolibéralisme. Depuis les années 70, sous couvert de moderniser la rue Illampu, ils ont détruit une à une les grandes maisons et *tambos*² érigés par l'élite commerçante indigène et chola des XVIII-XIX^{èmes} siècles. Ces imposants édifices de trois ou quatre cours (faites de torchis épais et de tuiles par les maîtres-maçons indigènes, qui adaptèrent des techniques coloniales à leurs savoirs ancestraux), ont été ravagés au nom d'un projet urbanistique délirant, qui a transformé Illampu en un tunnel de cubes de ciments de facture ordinaire et d'un goût esthétique « moderniste », singeant et caricatural.

L'exposition visait à redécouvrir les traces du passé qui nichaient dans les murs de torchis de la rue Illampu (en réalité, plusieurs passés, du passé seigneurial à l'amérindien), et les projeter dans l'avenir de la rue (un échec urbanistique visible). Je voulais aussi imaginer les réactualisations qui s'inscrivent dans le contexte des espaces d'apparence moderne et qui la peuplent actuellement. Selon le récit d'Álvaro Pinaya (2012), avant leur démolition, les grandes maisons et les *tambos* de la rue Illampu s'étaient démocratisés par la force de leur dégradation : ils se sont transformés en immeubles d'habitations, un type de logement ingérable du point de vue juridique. Les propriétaires se décidèrent à les vendre, comme dernière tentative d'expulsion des occupant-e-s (artisan-e-s, commerçant-e-s, voyageur-se-s et colporteur-se-s) qui avaient recréé des communautés urbaines dont l'insertion était vitale à l'économie et aux luttes sociales de la ville. L'existence de ces espaces, à la subdivision chaotique, a servi l'argument patrimonialiste (et à vocation capitaliste) de destruction des grandes maisons³. Ce qui est paradoxal dans cette destruction est qu'elle a servi à faire disparaître la phase démocratique de son habitat (celle de l'immeuble d'habitations), ce qui a fait ressurgir les stigmates coloniaux les plus reculés, comme le travail servile et l'exotisation. Aujourd'hui la rue Illampu s'est remplie d'agences touristiques qui proposent des voyages d'aventure dans la jungle et les déserts de sel pour observer les sauvages et faire l'expérience de l'inhabitable. Aux étages intermédiaires se trouvent des hôtels pour tous les budgets, et aux étages supérieurs, des appartements ont été construits pour les classes sociales moyennes arrivistes, dont le signe distinctif s'inscrit dans la consommation ostentatoire et la figure de la « servante » ou domestique, reléguée à des « moitiés de chambres, pour des moitiés de personnes ». La modernité de la façade dissimule la reproduction de vieilles logiques, qui pèsent comme une mauvaise conscience culturelle, car ses habitant-e-s ont pour habitude de danser dans des costumes indigènes tape-à-l'œil, lors des « représentations folkloriques » qui passent dans cette rue en direction du centre de la ville.

1 *(Des)andando por la calle Illampu (retour en arrière dans le passé de la rue Illampu)*, exposition qui était composée de 44 photographies dans sa première version. Cette succession de photos a été exposée, comme une performance, à différentes occasions (New York en 2002, La Paz en 2003-2016, Quito en 2010, entre autres). Dans chaque version, le texte et la représentation sont légèrement modifiés, selon le contexte géo-historique et politique d'expression.

2 Les *tambos* étaient des relais sur les chemins précolombiens, où les voyageurs se reposaient et échangeaient des produits et leurs savoirs. Ils ont été intégrés au système colonial de services gratuits des *ayllus* [communautés, ndlt], pour fluidifier les échanges commerciaux de grande distance. À La Paz, les *tambos* étaient de grandes constructions, qui servaient de logement et de marché aux populations des communautés andines qui transportaient leurs produits aux villes. Certains sont devenus des propriétés privées des caciques ou *mallkus* coloniaux (autorités ethniques), c'est le cas du Tambo Kirkinchu, aujourd'hui patrimoine historique de la ville. Voir la thèse d'Álvaro Pinaya, *De Tambos a Hoteles en la calle Illampu* (2012).

3 Voir l'article d'Álvaro Q. Pinaya [2015], "De *tambos* a hoteles en la calle Illampu", *Los Tiempos*. Cochabamba (19/07/2015).

Combien de paradoxes ces histoires ou allégories sociales révèlent-elles ! L'archaïsme s'enfoncé dans le subconscient et ressort seulement par détonations (festives ou rebelles) qui mettent en question l'intelligibilité du réel. On pense qu'avec la réclusion, la ségrégation ou la spectacularisation des anachronismes sociaux, leurs effets/affects ont été conjurés, mais il n'en est rien. La destruction de la modernité commerciale chola-amérindienne de la ville du passé - modernité ch'ixi - a laissé la place à la modernité pastiche et à une culture pã chuyma, coincée dans une situation de double bind (double lien)⁴. Les fluctuations du marché intérieur qui l'ont animée se sont vues substituées par une sorte d'extractivisme symbolique de cour coloniale, qui alimente les circuits mondiaux de déprédation et d'échange inégalitaire. Dans le tréfonds d'un processus de modernisation - économique, esthétique et urbanistique - la société vit une régression. La phase populaire/démocratique du passé et ses héros cèdent devant les circuits mondiaux - ou tentent d'y pénétrer - sans parvenir à démonter les mécanismes conduisant à la réactivation du joug colonial. C'est cette situation, semée d'incertitudes et d'incohérences, que j'essaie d'aborder en caractérisant l'amérindien de moderne, et le monde ch'ixi comme une épistémologie capable de se nourrir des apories de l'histoire au lieu de les phagocyter ou de les nier, en se faisant l'écho de la politique de l'oubli.



Ukhamapuniskiw. Elle n'est plus ainsi. L'esprit abattu de la rue Illampu et l'esprit dynamique de nos dieux ancestraux co-habitent au sein d'une entité unique et agoniste, l'aka pacha de Chukiyawumarka, nous nourrissant de ch'allas, akhullis, et de luttes pour une modernité jiwasa. Cet esprit grandit, ici et maintenant, tandis que notre amour et notre fureur s'enflamment et prennent des proportions gigantesques.

⁴ Dans le glossaire de mon livre *Sociología de la imagen. Miradas ch'ixi desde la historia andina*, je définis cette idée ainsi : « *Double bind* » est un terme conceptualisé par l'anthropologue Gregory Bateson pour faire référence à une situation insoutenable de « double contrainte » ou « injonctions contradictoires ». C'est ce qui est à l'œuvre dans l'existence de deux impératifs en conflit, aucun d'entre eux ne pouvant être ignoré, ce qui laisse la victime face à une dissociation impossible, car la satisfaction de l'une des demandes engendre forcément la violation de l'autre. Nous utilisons ici la traduction du terme aymara pã chuyma pour faire référence à une « âme divisée », littéralement « doubles entrailles » (*chuyma*). Si nous enlevons à cette expression ses tonalités moralisatrices, nous serions exactement face à la situation de double bind. À cette reconnaissance de cette duplicité et de la capacité à la vivre de façon créative, nous apposons le nom d'« épistémologie ch'ixi », qui pousse à habiter la contradiction sans succomber à la schizophrénie collective. C'est justement la définition que Gayatri Spivak fait du *double bind* : « un va et vient elliptique entre deux positions de sujet dans lesquelles au moins l'un d'entre eux - et en général les deux - se contredisent et se construisent à la fois mutuellement. » Selon elle, cela nous permettrait d'« apprendre à vivre au milieu d'injonctions contradictoires ».

GLOSSAIRE DE TERMES AYMARAS

Aka pacha. Une des quatre sphères du cosmos: l'ici et maintenant.

Achachila. aymara, lit. grand-père. Fait référence aux déités andines incarnées dans les montagnes de la Cordillère des Andes.

Akhullikar, akhulli. hispanisation du verbe aymara *akhulliña*. Sucrer doucement les feuilles de coca au creux de la joue, en les mélangeant à du *llipta* (cendres de plantes diverses) ou toute autre substance alcaline. Il ne s'agit ni de mâcher ni de mastiquer, bien que l'expression consacrée par l'espagnol castillan soit «mastiquer de la coca». *Akhulli* correspondrait à l'acte, mais aussi aux réunions qui se forment pour partager la feuille de coca entre ami-e-s, membres de la famille ou camarades.

Ch'alla. Rituel d'aspersion à l'alcool et à la coca réalisé pour demander la permission ou la bénédiction de la terre.

Ch'ixi. Aymara lit. Gris. Couleur obtenue à partir de points noirs et blancs juxtaposés et alternés. Métaphore d'un genre de métissage qui assimile et reconnaît la polarité euro-indienne, comme une contradiction décolonisatrice potentielle.

Chiflera. Vendeuse d'articles rituels pour la réalisation d'offrandes aux dieux andins : vins doux, *sullus* (fœtus de lamas) et une infinité de friandises et objets symboliques qui alimentent les *wajt 'as* ou cérémonies populaires andines dans les villes et zones rurales de Bolivie. À La Paz, les *chifleras* se trouvent aux environs de la rue *Illampu*, entre la *Sagárnaga*, *Linares* et *Santa Cruz*.

Chukiyawumarka. Nom ancestral aymara de la ville de La Paz.

Chuyma. Lit. Entrailles supérieures; souvent traduit comme cœur, bien qu'en réalité le terme comprenne également les poumons et le foie. Le *chuyma* abrite une manière de penser associée à la mémoire.

Jiwasa. Quatrième personne du singulier en aymara. Lit. Correspond à 'nous' entendu comme sujet d'énonciation singulier.

Q'ara. aymara, lit. nu, dénudé. Fait référence aux secteurs européenisants et blancoïdes de la société bolivienne, qui ont fondé leur pouvoir économique et politique sur l'expropriation et l'usufruit illégitime du travail, de la terre et des ressources de « ceux et celles d'en bas ».

Qhipnayr uñtasis sarnaqapxañani. Aphorisme aymara dont la traduction approximative serait: en regardant vers le futur comme vers le passé, il faut marcher par le présent.

Saxra hora. Heure du diable ou heure de la paresse, qualifie les fringales consommées entre les repas (repas particuliers dans la région andine)

Ukhamapuniskiw. Lit. Juste et tel qu'il est toujours.

PRIX INTERNATIONAL “CGLU - VILLE DE MEXICO - CULTURE 21”

Le « Prix international CGLU – Ville de MEXICO – Culture 21 » a pour objectif de récompenser les leaders – villes et personnes – qui se sont distingués par leur contribution à la culture en tant que dimension du développement durable. Les 19 et 20 mai 2016, le Jury, composé de Eduardo Vázquez Martín, María Victoria Alcaraz, Emmanuel Kouéla, Leônidas de Oliveira, et Farida Shaheed a tenu sa dernière réunion afin de délibérer sur la désignation d'une ville parmi les 83 candidates et d'une personnalité gagnantes. Le Prix « personnalité » a été attribué ex-aequo à Jon Hawkes et à Silvia Rivera Cusicanqui. La cérémonie de remise du Prix a eu lieu dans la Ville de Mexico (Mexique) le 27 novembre 2016.

WWW.PRIX.AGENDA21CULTURE.NET